



Le masque de Zorro

The mask of Zorro
de Martin Campbell

Fiche technique

U.S.A. - 1998 - 2h16
Couleur

Réalisateur :
Martin Campbell

Scénario :
John Eskow
Ted Elliot
Terry Rossio

Montage :
Thome Noble

Musique :
James Horner

Interprètes :
Antonio Bandéras
(Alejandro Murieta)
(Zorro)
Anthony Hopkins
(Don Diego de la Vega)
(Zorro)
Catherine Zeta Jones
(Elena)
Stuart Wilson
(Rafael Montero)



Anthony Hopkins, Catherine Zeta Jones et Antonio Banderas

Résumé

Cela fait 20 ans que Don Diego, alias Zorro, a vaincu l'oppression espagnole en Haute Californie. Emprisonné depuis, il doit maintenant se trouver un successeur pour arrêter Don Rafael Montero, l'ancien gouverneur espagnol, qui a coûté à De La Vega sa liberté, sa femme Esperanza, et sa fille Elena, et qui se prépare à racheter la Californie au président mexicain, le général Santa Anna. Don Diego transforme alors Alejandro Murieta, un bandit au passé assez trouble en nouveau Zorro et espère qu'il parviendra à contrecarrer définitivement les ambitions de Montero...

Critique

Au début, on a des craintes : le costume du bondissant renard-rusé-qui-fait-sa-loi est endossé par le vénérable et transformiste Anthony Hopkins. Cela ne dure heureusement que le temps de quelques séquences d'exposition destinées, d'une, à rafraîchir les mémoires (Zorro sauve des malheureux qu'on allait fusiller, salué par une foule en liesse); de deux, à nouer ce qui sera dénoué par la suite (l'ignoble gouverneur Montero démasque Zorro, alias Don Diego, tue sa femme, enlève sa fille et le jette au cachot). Voyant Hopkins moulé dans l'habit noir, on tique. Et pourquoi pas Depardieu, pendant qu'on y est ? Justement, les scénar-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

ristes ont réservé au héros de notre enfance un sort à la Monte-Cristo: vingt ans après, un Don Diego exsangue et très pileux s'évade de sa geôle dans un sac mis en terre... et refait surface.

Il va se venger, c'est sûr, mais comment ? Au soulagement général, Anthony Hopkins renonce à jouer les Douglas Fairbanks carte Vermeil, les Guy Williams aux tempes grises. Il passe la main au sémillant Alejandro (Antonio Banderas), qu'il a connu gamin. Il sera son maître d'armes, son professeur de bonnes manières et son Pygmalion. C'est donc une astuce de scénario, doublée d'un vrai travail d'écriture, qui lance ce Zorro-là sur les bons rails. En soulignant la passation de pouvoir, on sous-entend: Zorro est un mythe, une légende, autant qu'un personnage. Un esprit et un déguisement. De Tony à Tonio, on gagne évidemment en prestance, en fougue et...en humour, parfois. Banderas joue l'apprentissage d'un rôle, ce qui lui autorise quelques moments décontractés parmi des cavalcades exigeantes.

Car le Zorro nouveau fait tout ce qu'un Zorro doit faire: il se pend au lustre, envoie dinguer les soldats espagnols comme des quilles, joue du fouet, chevauche Tornado et se rit du sergent Garcia (réduit ici à une silhouette). Autant de passages obligés que Martin Campbell négocie avec aisance. Duels et complots, cascades équestres et mondanités à l'hacienda se succèdent sans temps mort. L'ignoble Montero est ignoble, la belle Elena (Catherine Zeta Jones) est bellissime, et tout se finira comme prévu. Deux heures et quart, c'était sans doute plus qu'il n'en fallait pour ressusciter le souffle du roman feuilleton made in Hollywood. Mais, quand on voit l'indulgence (et l'Audimat) qui a accueilli notre Monte-Cristo national, on se dit que **Le masque de Zorro**, visant délibérément les enfants petits et grands, a tout pour séduire le public.

François Gorin
Télérama n°2544 - 14 Octobre 1998

Faire d'Antonio Banderas, ultime avatar du *latin lover*, une nouvelle incarnation de Zorro allait de soi. Il n'était pas certain cependant qu'une idée de casting, si bonne fût-elle, aboutisse à autre chose qu'un pur produit commercial. Grâce à une intelligente production qui a judicieusement employé ses grands moyens, Martin Campbell a pu mener à bien une belle réussite du film de genre.

Le masque de Zorro rejoint par instants les caracolantes et mélancoliques cavalcades de la fin de la carrière de Douglas Fairbanks : le vieillissement d'Anthony Hopkins et son regard embrumé évoquent **Don X fils de Zorro** de Donald Crisp, tandis que la prestance d'Antonio Banderas et son enthousiasme renvoient au vibrant appel à l'aventure qui termine

Le Masque de fer d'Allan Dwan. Références admirables, mais nullement indispensables pour apprécier à sa juste valeur un film dont le manque de prétention s'associe au perfectionnisme méticuleux: la finesse cristalline de l'image, la nervosité du montage, la splendeur des décors et des costumes, la vaillance de l'interprétation et même la musique du souvent contestable James Horner se mettent au service du spectateur. Il s'agit de plaire sans racoler. **Le masque de Zorro** y réussit grâce à un scénario qui fourmille d'idées (le croisement du mythe de Zorro et de la réalité historique des frères Murieta en est une, la fille de don Diego en est une autre) et grâce à une mise en scène sobre et vive. Si tous ceux qui œuvrent au jour le jour dans le cinéma de divertissement retrouvaient cet amour de la belle ouvrage que l'on croyait presque perdu, le cinéma y gagnerait des spectateurs sans se déshonorer.

Christian Viviani
Positif n°453 - Novembre 1998

Les héros, décidément, sont fatigués, et ils n'en finissent plus de vieillir sous les yeux d'Hollywood. Rien que pour l'année écoulée, on a vu les mousquetaires de **L'homme au masque de fer** mis hors d'haleine par une vie de combats, le tandem policier de **L'arme fatale 4** persuadé d'être, cette fois-ci, vraiment «trop vieux pour ces conneries», et, à présent, Don Diego de la Vega contraint de former un jeune bandit de grand chemin pour le remplacer dans la lutte contre l'opresseur espagnol en terre californienne. Le passage de relais est ici pleinement accepté (ce que les deux autres films cités rechignaient à montrer), comme si la régénérescence de la légende devait passer par la mort des anciens. Le savoir est transmis, et la transmission concerne aussi bien les héros, les acteurs (Hopkins, face à la fougue parfois un peu pataude de Banderas, a rarement été aussi élégamment mélancolique) que le cinéma lui-même. **Le masque de Zorro** renoue avec l'idée qu'il se fait de la grande forme populaire tout en ne se cachant pas que, depuis Guy Williams et Douglas Fairbanks Sr, Sergio Leone et Indiana Jones sont passés par là. Martin Campbell le sait, et il le montre avec un enthousiasme presque enfantin et souvent communicatif. Car ce n'est pas uniquement de vieillissement qu'il s'agit dans ce film qui retrace l'initiation d'un homme qui, tout jeune, se cachait en haut des tours pour admirer les exploits de Zorro, et où les méchants ne sont rien d'autre finalement que des voleurs d'enfants (la petite fille dérobée à de la Vega qui a grandi en prenant le pire ennemi de celui-ci pour son père) et d'enfance (la mine d'or où ils font travailler de très jeunes enfants). Spielberg aux commandes (il est producteur exécutif), on sent très vite que **Le masque de Zorro** est aussi un dialogue avec un âge perdu, un regard à la fois émerveillé, complice et un rien moqueur de petit garçon sur un cinéma de grands-pères. De tous les blockbusters produits

pour l'été par les studios, **Le masque de Zorro** apparaît comme le plus honnête, qui revisite avec habileté une légende dont on aurait pu croire qu'elle avait été épuisée par les écrans (petits et grands), et assume sa croyance en la simplicité enfantine.

Clélia Cohen
Cahiers du Cinéma n°529 - Novembre 98

Le réalisateur

Martin Campbell a réalisé aux États-Unis **La loi criminelle**, avec Kevin Bacon et Gary Oldman, **Sans aucune défense**, avec Barbara Hershey et Sam Shepard, et **Absolom 2022**, produit par Gale Anne Hurd, avec Ray Liotta et Lance Henriksen. Lauréat du Monitor Award pour l'épisode **Three men and Adena** de la prestigieuse série policière **Homicide**, il a également signé le téléfilm **Cast a deadly spell**, produit par Gale Anne Hurd, qui remporta l'Emmy de la meilleure musique.

Originaire de Nouvelle-Zélande, Campbell émigre en Grande-Bretagne en 1966 et débute comme opérateur vidéo avant de produire **Scum** d'Alan Clarke et **Black joy** d'Anthony Simmons (présenté en compétition au Festival de Cannes). Il signe ses premières mises en scène sur la série policière «Les Professionnels» et travaille également sur «Shoestring» et «Minder» avant de connaître son premier succès international en 1986 sur la série BBC **Edge of darkness**.

Dossier distributeur

Filmographie

Criminal law La loi criminelle	1988
Defenseless Sans aucune défense	1991
No escape Absolom 2024	1994
Goldeneye	1995
The mask of Zorro Le masque de Zorro	1998